

Non, je ne le dirai pas.

Comme beaucoup d'autres, je me suis trouvé personnellement très tourmenté par ce terrible massacre du 7 janvier 2015, écœuré, amer.

Arraché soudainement au milieu de ma rêverie démocratique, réveillé dans mon « sommeil du juste » par ce cauchemar.

Réel de la mort.

Mauvaise conscience.

Mon malaise repassera : car mon fils Léo, de 8 ans, a beaucoup de questions au sujet de ces « gros » mots bizarres qui s'enchaînent aux infos : attentat, djihadisme, kalachnikov, liberté d'expression... Puis : amalgame, réaction, religieux, laïque, république, renseignements généraux....

A l'heure où l'on martèle dans les institutions " *qu'on ne veut pas d'histoire* ", rien ne vaut pourtant de s'y atteler.

Aussi, plutôt qu'une élaboration construite, j'ai pris ici le parti de me laisser écrire, ce qui me revenait comme petits morceaux d'histoire, de cette histoire soudain en morceaux, conscient de mettre ainsi au traitement par le récit, par la narration, mes propres défaillances de sens.

Par ses questions, Léo m'avait tendu un fil, je l'ai suivi.

Léo se régale depuis un an déjà à observer chaque vendredi soir les prouesses qu'un certain Charb réalise avec deux coups de crayons sur le plateau de l'émission 28" sur Arte. Léo aime dessiner, ça ne date pas d'hier, il a compris certainement comme beaucoup d'enfants que sa liberté pouvait naître de quelques petits gestes comme par exemple ces quelques coups de crayon rapides sur une feuille blanche.

Certainement parce qu'il a repéré combien ça parle vite et à beaucoup de gens : faire un dessin pour l'autre.

J'ouïs sens?

Miracle de la représentation.

Mais encore: lieu de transfert.

Dessiner pour cette joie de se sentir reconnu de l'autre, pour cet autre regard posé sur le sien représenté, pour l'effet sensible et quasi-immédiat produit par son acte d'interprétation.

J'associe avec ce propos de Jacques Lacan dans son premier Séminaire en 1954 : " *La parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité telle qu'elle s'établit dans la reconnaissance de l'un par l'autre. La parole pleine est parole qui fait acte. Un des sujets se trouve après, autre qu'il n'était avant.* " (Leçon du 17 février)

Léo aimait vraiment beaucoup sans trop en saisir, ni tous les enjeux ni tous les risques, ce petit bonhomme à lunettes si assidu penché sur sa feuille qui osait dire d'un seul coup quelque chose de vif et de drôle au sujet du débat entre adultes qui avait lieu sur le plateau d'Arte, et cela, au grand dam de tous: juste par un dessin.

Charb: « MON » héros...

Charb: mort assassiné le 7 janvier sans aucune arme à la main pour se défendre par deux types bardés de kalachnikoff.

Et là, quoi dire à Léo ??

La question n'aura pas le temps de se poser, car une étrange réponse la devance soudain. *Tata Sophie* qui vit aux Etats-Unis vient d'envoyer un texto à sa sœur : « *C'est affreux, c'est horrible, on est avec vous...* » Et en pièce jointe, une sorte de logo, fait de 3 mots blancs et gris sur fond noir... Non, je ne le dirai pas.

Ni une ni deux, Léo a déjà le crayon à la main. Et pour résumer je dirai qu'à l'heure qu'il est il ne l'a toujours pas posé.

Celui qui chercherait actuellement un espace d'affichage sur le frigo de ma cuisine peut retourner d'où il vient.

Ce qui était jusqu'alors un meuble plutôt classé dans la catégorie « pratique » vient de monter en grade au rang d'espace culturel, que dis-je, de stèle commémorative dédiée aux artistes caricaturistes.

Là se côtoient une multitude de déclinaisons, dessinées et écrites, du fameux logo - non je ne le dirai pas - déplié autrement, en une multitude de versions signifiantes.

De quoi border sans doute ce qui n'a pas de nom.

De quoi appuyer aussi les prémices à sa subjectivation.

- « *En fait, papa, c'est quoi la haine? D'où ça vient?* »

- ...

Tandis qu'on défilait parmi la foule à Sète le dimanche qui a suivi, sa petite main écrasait la mienne.

A chaque pas, ma pensée semblait reprendre un peu de son mouvement.

(On ne dira jamais assez combien il est important d'aller marcher le dimanche.)

J'ai d'abord pensé à la foule. Au nombre de gens rassemblés autour de cet appel national à marcher.

Freud : *Massenpsychologie und ich analyse...* La foule amoureuse... La foule sous hypnose.

Puis j'ai pensé à cette expression de Lacan au sujet des groupes d'analystes : « *des épars désassortis* »... Il y avait quelque chose de ça qui émanait de cette foule embarquée.

Léo avait tenu à arborer, tel un blason, un insigne, son mini poster noir et blanc - non je ne le dirai pas - agrafé sur son blouson. Il cherchait partout autour de lui dans le cortège ce signe de ralliement. Mais il a vite constaté l'air dépité qu'il n'y en avait aucun autre autour de nous. (Je précise ici que je ne le portais pas non plus, même si j'ai accompagné Léo dans son désir de le faire.)

« *Pourquoi est-ce qu'ils l'ont pas mis ?* » m'a-t-il demandé.

Je pense que c'est à cet instant précis qu'a germé l'angoisse en lui.

Trou de sens. Béance soudainement non cernée non bordée par ce petit trait imaginaire qui faisait jusque-là pour lui : trait d'union.

Jusque là il s'était senti porté, soutenu identitairement par ce *signe*, pris dans une appartenance imaginaire, celle qui s'entend communément dans l'expression « *être ensemble* »...

J'ai répondu ceci, qui va prendre un tout autre sens par la suite:

« *Parce que ça ne compte pas pour eux. Mais ils marchent aussi comme toi. Simplement chacun peut marcher au nom de ce qui compte pour lui, et ce n'est pas forcément la même chose chez chacun.* »

...

« *Ouf. Je ne m'en suis pas trop mal sorti.* » Ai-je pensé.

On marche, tout autour du canal Royal.

On se protège des rafales...

On se protège des rafales du vent froid par la proximité de nos corps.

On marche. On entre dans la rue Gambetta.

Il y a des séries d'applaudissements qui nous réchauffent les mains.

On applaudit en rafales...

En rafales d'applaudissements.

Et puis en nous arrêtant devant les Halles, la foule a soudain entonné la Marseillaise. Et là je suis resté bouche close. Je connais les paroles et la musique, évidemment, mais l'instrument de ma voix refuse de chanter.

Léo m'interpelle alors et me dit ceci :

- « *Papa, je suis fatigué, j'ai compté tous mes pas, et j'en suis à 771. Je peux m'arrêter ?* »

- « *771 ? Ben dis-donc... Quel chiffre !* »

Je regarde la distance qu'il nous reste à parcourir.

- « *On aura qu'à dire que ça fait 1000 en tout !* »

Il rigole.

- « *Toi ça fera beaucoup moins, parce que t'as des grandes jambes.* »

Il s'était saisi de mes paroles, dont il avait extrait ce signifiant : *compter*.

Compter pour l'Autre? Allez savoir.

En tout cas il avait tenu à compter chacun de ses pas, comme pour chiffrer son geste, pouvoir dire ensuite combien *ça compte* « *pour lui* ».

Parce qu'il n'y a pas de nom sur la *Chose*, le sujet se saisit faute de mieux de la première rampe qui se présente, un petit objet suppléant, objet *transitionnel*.

Parce qu'il n'y a pas de nom sur la *Chose*, le sujet a recours à ce qu'il trouve, là, à ce qui s'invente par exemple sous nos pas, ce marquage de l'empreinte sonore et cénesthésique du pied sur le sol par exemple, comme pour recommencer d'écrire le temps qui passe encore pour soi, comme une ébauche du symbolique qui trace un passage possible, représentable, d'un temps à un autre.

Léo, dépourvu de son objet-signe soudain défaillant, a pu trouver, c'est-à-dire *inventer*, de lui-même, ce qui pouvait le soutenir en tant que « un entre les autres ».

Ainsi il se sera passé quelque chose.

Le mythe est préservé.

L'histoire peut reprendre son fil... Fût-il à en découdre.